

IGOR ŠTIKS

LE SERPENT DU DESTIN

**ROMAN TRADUIT DU CROATE
PAR JEANNE DELCROIX-ANGELOVSKI**

GALAADE ÉDITIONS

LA CHAISE D'ÉLIE

—

**LE MANUSCRIT
DE RICHARD RICHTER**

PROLOGUE

Je veux noter ici tout ce qui m'est arrivé ces quelques derniers mois. Je ne suis pas très sûr d'y réussir et de survivre. Le récit que j'entreprends, ce recensement des faits que je commence maintenant, n'est peut-être qu'une façon de reporter une fin prochaine. J'incline en effet de plus en plus vers la conviction qu'il est impossible de poursuivre sa vie après avoir compris que tout ce sur quoi elle reposait était un mensonge, une illusion, une tromperie même, derrière laquelle se terrait une vérité connue trop tard, comme un serpent sur lequel on marchera à l'instant précisément choisi, qui mordra au point le plus vulnérable et injectera un venin qui assure une longue agonie. Mais celui dont la vie se dérobe sous ses pieds s'agrippe souvent à la main de n'importe qui et, comme c'est le cas généralement, entraîne avec lui celui qui la lui tend.

Il ne s'agissait pas dans mon cas de n'importe quelle vipère, mais de cette espèce qui laisse généreusement la victime choisir elle-même le moment de sa mort. Il n'y a pas et il n'y aura pas de sérum. Ce moment se dessine quelque part à la fin de ce compte rendu des deux

naissances d'un individu. Je penche, en effet, à croire ces derniers temps que je suis né deux fois, une fois à Vienne en 1942 et l'autre à Sarajevo un demi-siècle plus tard.

Ceci est l'histoire de cette seconde et douloureuse naissance.

I
LE CARNET BLEU

1

Ma main se meut difficilement sur le papier, j'hésite, je ne sais comment raconter tout ceci, et n'omettre aucun détail, aucun moment, aucun événement – pour ainsi dire, même le plus infime, pour rassembler toutes les preuves possibles que c'est justement des choses les plus petites et en apparence les plus anodines que sont forgés les poids de la balance de notre destin. J'ai été jusqu'à prétendre un scripteur habile des destins des autres et un compilateur astucieux, un « conteur ingénieux », comme on l'a obstinément répété – et aujourd'hui, pourtant, je me penche impuissant sur le matériau de ma propre vie où s'entremêlent les destins de ceux au drame desquels je dois d'exister et de ceux dont j'ai transformé les jours en drame. Il s'agit parfois des mêmes personnes. La vérité n'a pas atteint que moi, en effet, et ce serpent guette et guettera toujours tant qu'existeront ceux qui pourraient le rencontrer sur leur chemin. Le mieux serait peut-être d'en finir sur-le-champ avec tout ceci, d'emporter dans la tombe ce savoir venimeux, de partir sans un mot,

comme je l'ai, d'ailleurs, récemment fait.

J'ai essayé d'abandonner. J'ai essayé d'appuyer sur la gâchette.

Je suis assis à la table et je n'arrive plus à contenir l'histoire qui attend de couler de moi comme la lave d'un vieux volcan. La dernière chose qu'il rejettera jamais. Il sera alors plus facile d'étouffer le cratère, de s'éteindre.

Je sens une impuissance à écrire devant tous ces faits dont il n'est plus possible de changer le cours, par exemple, au service de l'intention narratrice. Cet amer matériau résiste au modelage romanesque, au métier que j'ai appris jadis. Suffisamment bien pour l'enseigner à d'autres, à mes reconnaissants apprentis qui ne savent pas – et ne sauront peut-être jamais – que tout ce « savoir » qu'ils puisent dans mes livres ne vaut rien. Absolument rien. J'ai, malgré tout, du mal à renoncer aux vieilles habitudes. C'est sans doute pourquoi même dans l'histoire de ma propre vie et de ce qui conduit à sa fin je ne peux entrer sans ambages, sans tenter de donner à tout ceci un ordre et un sens, d'organiser le matériau, comme si j'imaginai toujours devant moi de futurs lecteurs.

Ce que j'écris n'est peut-être qu'une tentative pour transmettre sur le papier ce qui a ébranlé l'édifice de ma vie, pour consigner les découvertes inattendues qui m'ont mené dans un univers englouti par la disparition

de ma mère jamais connue de moi, Paula Müller, épouse Richter, morte peu après ma naissance, et le suicide de mon père, Heinrich Richter. Mais ces révélations ont commencé avec une *fortuite* – je commence déjà à mépriser ce mot – découverte viennoise en mai de cette année 1992, qui apparut comme le sommet d'un iceberg, dont la partie restante bien entendu invisible et plus importante m'attendait à Sarajevo, et contre lequel j'allais m'écraser à la vitesse de cinquante années de mensonges. Cela, semble-t-il, pousserait n'importe qui à se procurer d'urgence un revolver, ce que j'ai d'ailleurs fait dès mon retour de Sarajevo à Vienne la deuxième semaine du mois de juillet. Ce revolver repose sur ma table, tout près de la main avec laquelle j'écris ce texte, tranquille comme le bourreau qui ne pense ni au condamné ni à l'équité de la sentence, mais exécute sa tâche consciencieusement et sans questions superflues. Peut-être ce texte est-il une tentative aussi pour justifier l'issue que m'indique le revolver et peut-être espéré-je que ce que j'écrirai m'apportera le pardon, fût-ce au-delà de la tombe.

Oui, je sais, il faudrait emporter tout cela tout de suite dans la nuit du sépulcre, mais je ne crois pas qu'il y ait pour moi une bière assez large. Peut-être est-ce justement le but de ces pages – délivrer du lourd bagage que Charon n'accepte pas dans sa barque. Et je dois bientôt traverser le Styx.

Comment l'histoire a-t-elle commencé ? Comment s'est-elle dévidée ? Qui en a tiré les fils ? Je regarde par la fenêtre de l'hôtel où je me suis installé après mon retour de Sarajevo, dans un total anonymat. Au-dessous de moi bourdonne le Naschmarkt. Des voix jeunes et apparemment heureuses montent jusqu'à cette chambre où s'écrit une troublante histoire dans la sérénité d'un crépuscule d'été viennois. Cette quiétude suscite en moi un douloureux malaise, car chaque pensée me ramène à la ville qui disparaît en ce moment même et à laquelle je sais aujourd'hui que j'appartiens, malgré le peu de temps que j'y ai passé, à laquelle j'ai toujours appartenu, malgré toutes ces années où son existence n'a représenté pour moi qu'un simple fait géographique, d'une certaine importance historique connue de tous, mais ne différant en rien de tant d'autres. Des photos sont éparpillées sur ma table. J'ai collé les plus précieuses au mur et il me suffit de lever les yeux pour voir la Ville, un immeuble à proximité de la rue Tito, les berges du lit à moitié à sec de cette rivière dont j'allais aimer le nom insolite, les tuiles brisées et le verre épars sur les pavés de Bašarja, le sourire d'Ivor, le balcon d'où me regardent avec reproche les yeux d'Alma... A-t-elle jamais soupçonné quelque chose ?

Alma... Je prononce rarement son nom, et seulement tout bas...